

William O. Desmond

Un traducteur au XII^e siècle : Gérard de Crémone

Des traducteurs du Moyen Age, nous ne connaissons presque rien : quelques noms, et le fait qu'ils travaillèrent dans des conditions tellement difficiles qu'elles sont pour nous à peu près inimaginables. L'anonymat ou le quasi-anonymat n'est évidemment pas une nouveauté dans notre métier. Gérard de Crémone, auteur d'au moins soixante-et-onze traductions de textes majeurs, n'échappe pas à cette règle. Si son nom figure bien dans quelques documents de l'époque, nous devons cependant nous contenter, comme notice biographique, de l'hommage que lui rendirent après sa mort ses collègues (ou élèves ?), à savoir un texte long de quelques paragraphes, et du témoignage d'un érudit venu lui rendre visite à Tolède, l'Anglais Daniel de Morley. Pourtant, « ses traductions constituent une contribution décisive au développement de la science latine médiévale » (1).

L'hommage nous donne la date de sa mort, 1187, « à l'âge de 73 ans. » Né à Crémone (donc vers 1114), il fait des études de philosophie dans son pays. Ensuite, dit ce texte, « Par amour de l'*Almageste* [le « Grand Livre » de Ptolémée]... il se rendit à Tolède. Y voyant l'abondance des livres écrits

(1) Le texte le plus exhaustif sur Gérard de Crémone est celui du *Dictionary of Scientific Biography*, vol. XV, suppl. 1, pp. 173-192, New York, 1978, d'où sont tirées nos citations. Il figure dans les usuels de la Bibliothèque Nationale. Signalons aussi l'excellent article de Danielle Jacquart, *L'école des traducteurs*, dans le numéro d'*Autrement* de février 1991, consacré à « Tolède au XII^e-XIII^e siècle » ; du même auteur, un article « Remarques préliminaires à une étude comparée des traductions médicales de Gérard de Crémone », paru dans *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, actes du colloque international du CNRS, mai 1986, Editions du CNRS, 1989.

Enfin, on lira avec plaisir la version quelque peu romancée (et fautive en un point : Gérard de Crémone n'est jamais passé par l'Université de Paris) donnée par Vincent Cronin dans *La Terre, le cosmos et l'homme*, Denoël, 1981 [ce qui ne nous rajeunit pas, vu que la traduction est de votre serviteur !], dans le chapitre 4.

en arabe dans chaque discipline et déplorant la pénurie des latins dont il connaissait l'étendue, poussé par le désir de traduire, il apprit la langue arabe. Confiant dans son double savoir scientifique et linguistique (car, comme le dit Ahmad ibn Yusuf... il faut qu'un bon traducteur, outre une excellente connaissance de la langue qu'il traduit et de celle dans laquelle il s'exprime, possède le savoir de la discipline concernée), à la manière de l'homme avisé qui, parcourant les prés verdoyants, tresse une couronne non avec toutes les fleurs, mais avec les plus belles, il passa en revue tout ce qui était écrit en arabe. C'est ainsi qu'il ne cessa jusqu'à la fin de sa vie de transmettre à la latinité, comme à un très cher héritier, les livres qui lui paraissaient les plus élégants dans diverses disciplines, de la façon la plus claire et la plus intelligible possible. »

Outre l'*Almageste* de Ptolémée, célèbre ouvrage d'astronomie composé sous Antonin le Pieux qui, en plus d'un résumé de toutes les connaissances mathématiques de l'époque, contenait un traité complet de trigonométrie et une méthode de calcul des éclipses, Gérard traduisit de grands textes scientifiques de l'Antiquité (dont les *Eléments* d'Euclide et des essais d'Aristote, d'après la version arabe, bien entendu), de même que les écrits les plus célèbres de la médecine arabe (Al-Razi, et le Grec Galien via la version arabe). S'il s'intéressa également à des traités d'astrologie, il ne donna aucune traduction de textes littéraires, les Arabes eux-mêmes ayant dédaigné ceux qui leur étaient parvenus de l'Antiquité. Il accomplit ce faisant un travail véritablement prodigieux, car la tâche était immense et semée d'embûches. L'ampleur de cet effort et l'opiniâtreté qu'il a exigée méritent d'être analysées et soulignées.

En premier lieu, il est déjà assez étonnant qu'un jeune homme (il avait probablement autour de vingt-cinq ans lorsqu'il partit pour Tolède), par pur amour de l'érudition, abandonne sa ville natale et sa famille pour partir à la recherche d'un texte que tous les érudits de l'époque évoquaient avec nostalgie mais que l'on ne trouvait nulle part : l'*Almageste*. Sans doute Gérard devait-il avoir l'impression qu'il contenait de merveilleux secrets et était-il impatient de les déchiffrer... Mais pour cela, il lui fallait évidemment commencer par se procurer un manuscrit ; ne pouvant espérer le trouver en grec, et sachant seulement qu'il existait en arabe, il dut donc se résoudre à le chercher dans cette langue. D'où le choix de Tolède, ville où se côtoyaient, dans une relative paix civile, trois grandes cultures : musulmane, chrétienne et juive. Une fois à Tolède, l'achat du manuscrit ne fut pas une mince affaire. Les « inspecteurs » des marchés (les manuscrits, en effet, se négociaient sur les marchés) en Andalousie, avaient ordre, semble-t-il, de ne pas laisser vendre « les livres de science arabe aux Chrétiens », car les

traducteurs chrétiens étaient soupçonnés d'attribuer la paternité de ces ouvrages « à leurs évêques ». Gérard, cependant, réussit à trouver un manuscrit, voire plusieurs : la qualité scrupuleuse de ses traductions laisse penser qu'il dut vérifier ainsi la qualité de son texte. Restait... à apprendre l'arabe ! On a beaucoup spéculé sur les collaborateurs et les « truchements » des traducteurs du Moyen Age, mais les érudits s'accordent à penser que c'était plutôt l'exception que la règle ; le seul truchement mentionné, parmi toutes les traductions de Gérard, est le Mozarabe Galib (Galippus Mixtarabe), qui l'aurait aidé dans sa traduction de l'*Almageste*.

Dernier obstacle à franchir, et non des moindres, comme nous le savons tous, la nouveauté des concepts à faire passer d'une langue à l'autre (ici de l'arabe au latin), difficulté qui se compliquait du fait que souvent, il n'existait pas de terme latin équivalent pour définir tel ou tel de ces concepts. On en a l'exemple dans l'effort que fit Gérard lorsqu'il s'attaqua à la révision de la traduction d'un texte d'al-Farabi, *De scientiis*, par l'un de ses prédécesseurs (Gundissalinus) ; au lieu de traduire le terme arabe *mawjudat* par *essentia*, il le rend par *existentia*, soulignant ainsi l'opposition cruciale entre essence et existence et rejetant donc la tradition boécienne dans l'utilisation du terme *essentia*.

Gérard de Crémone avait réussi son pari fou : trouver un bon manuscrit de l'*Almageste*, et le traduire en latin après avoir appris l'arabe. Ce seul travail aurait pu lui valoir la gloire. Or, il choisit de ne pas retourner dans son pays et se fixe à Tolède ; sans doute est-il fasciné par cette ville à la culture si vivante ; sans doute est-il mis en appétit par le grand nombre d'ouvrages que la culture arabe a importé au cours de sa conquête avant de se retirer d'Espagne ; sans doute sa curiosité est-elle insatiable, son souci de la perfection jamais satisfait, car non seulement il traduit titre après titre, mais il corrige aussi ses premières traductions ou les traductions de ses prédécesseurs, quand elles sont fautives et lacunaires. Et s'il ne signe pas ses travaux, ce n'est pas vraiment par modestie : « Ego qui loquor rex sum... Cum vero ironice interrogarem ubi regnaret, respondit, in animo, quia nemini mortalium servirem... » nous rapporte Daniel de Morley.

A considérer les obstacles qu'il eut à franchir – textes manuscrits peu sûrs, parfois fautifs, difficultés d'une langue qui lui était au départ totalement inconnue, absence d'un vocabulaire adéquat dans la langue d'arrivée – on peut légitimement se demander ce que valaient les traductions de traductions faites par Gérard. La question mérite évidemment d'être posée, mais il n'est pas simple d'y répondre. Elles dépendaient tout d'abord, nous l'avons vu, de l'état des manuscrits que le traducteur avait en main. Il est

assez confondant d'observer que celui de l'*Almageste* avait traversé dix siècles, et survécu à une traduction sans altération notable ni erreurs graves. Si tous n'étaient pas dans cet état (certains textes plus anciens ont tout d'abord été traduits en syriaque, puis en arabe avant de l'être en latin !), beaucoup firent preuve d'une étonnante résistance à la déformation.

Gérard de Crémone semble avoir acquis sa connaissance de l'arabe en étudiant des traductions plus anciennes. Il adopte donc une méthode de travail prudente : rester proche de l'original arabe, préserver autant que possible le mode de construction des phrases arabes, et restituer scrupuleusement presque tous les mots du texte source. Méthode qui n'est certes pas sans inconvénients (lourdeur du texte latin, en particulier) mais qui, dans ce contexte, était probablement de loin la meilleure (c'était aussi celle d'un de ses prédécesseurs, Jean de Séville).

Gérard de Crémone, par son souci d'honnêteté, par le soin qu'il mit à trouver le mot juste et à rendre adéquatement les idées, par son opiniâtreté à toujours améliorer son travail, nous donne une belle leçon professionnelle ; ayant vécu longtemps à une période où l'on mourait fort jeune, il put mener à bien une œuvre considérable (unique au Moyen Age, en fait) et contribuer ainsi à faire progresser les connaissances en un temps où elles sortaient à peine, en Occident, de la longue nuit de la barbarie. Si l'on fait à bon droit de saint Jérôme, dont le but avoué était la propagation de la foi, le saint patron des traducteurs, Gérard de Crémone en est le meilleur patron laïque possible ; et c'est parce que les traducteurs ignorent presque toujours son nom que je tenais à lui rendre ici ce très modeste hommage.